

Son existence, depuis ce temps, a toujours été consacrée à la cause de l'Église et il espérait mourir comme il avait vécu, en servant la papauté. La révolution par son triomphe éphémère a déçu cette suprême espérance et l'on peut vraiment dire que, quoique s'éteignant au milieu des siens, le Colonel est mort en exil ; car sa patrie, la patrie de son choix, de son cœur, de ses plus ardents désirs, c'était Rome !

Et maintenant que nous sommes devant un tombeau, maintenant qu'il nous reste à payer à cette illustre et chère mémoire le tribut d'amour et de gratitude que nous lui devons, irons-nous rechercher quel fut cet homme avant que nous le connussions, ce qu'il a fait pour la cause du Pape, alors que cette cause ne comptait encore au nombre de ses défenseurs aucun de nos compatriotes ? Sans doute une étude approfondie et développée de cette noble existence serait le plus juste hommage qui pût lui être rendu ; mais pour être digne de celui qui en est l'objet, un tel monument demanderait des proportions qui n'entrent pas dans le cadre du *Bulletin*, et un artiste vraiment à la hauteur d'un tel sujet. D'ailleurs, que nous apprendrait de nouveau l'histoire de cette partie de sa vie qui s'est écoulée de 1832 à 1868 ? Rien ! Cet homme a été alors, a été toujours ce que nous l'avons connu. Les caractères de cette trempe prêtent peu aux développements de l'histoire, car ils ne varient jamais de cette route si droite qu'on la parcourt d'un regard, la route du devoir.

Je me contenterai d'évoquer le souvenir de ce bon Colonel que nous avons connu, aimé et respecté pendant les quelques années que nous avons passées au service du St. Siège et avec lequel nous avons conservé de si douces relations depuis notre pénible séparation.

Quand nous sommes arrivés à Rome, sa carrière militaire était à son apogée. Il aurait pu monter encore dans la hiérarchie de l'armée : il ne le voulait plus. Nommé Colonel des Zouaves Pontificaux, lorsque ce régiment, après différentes transformations, fut organisé définitivement, il avait immédiatement apprécié le caractère tout particulier et essentiellement catholique de ce corps unique au monde, composé d'éléments pris aux quatre coins du globe et formant néanmoins un tout si homogène et si compact qu'il pouvait bien être écrasé, mais non entamé. Il s'était épris pour son beau régiment d'une affection que celui-ci lui rendait bien, et quand après Mentana où il avait trouvé en chacun de ses hommes des soldats comme les comprenait ce héros modeste, on voulut le récompenser de sa belle conduite en le nommant général il répondit fièrement : " Non ! il y a, par le monde, beaucoup de généraux ; mais, de Colonels de Zouaves Pontificaux, il n'y en a qu'un et c'est moi ! "

Après Pie IX, personne n'accueillit avec plus de bienveillance et de cordialité les contingents canadiens à leur arrivée à Rome ; personne n'eut pour nous plus de sollicitude et d'attentions, personne ne nous témoigna plus d'estime et de sympathie.

Le Colonel Allet était vraiment le père de tous ses Zouaves et plus que tous, n'ayant en vue que le service de la Cause, il faisait abstraction de nationalité pour ne voir en chacun de ses soldats qu'un enfant dévoué de la

Sainte Église ; mais sans doute parce que nous étions les derniers venus parmi ses enfants, il nous traitait en BENJAMINS.

Il n'était pas nécessaire d'un long séjour aux Zouaves pour comprendre combien avait été judicieux et heureux le choix qui l'avait placé à la tête du Régiment. Il était bien là l'homme dans la situation : *the right man in the right place*. D'un caractère calme, froid, réfléchi, il tempérait heureusement la fougue naturelle de cette jeunesse ardente et enthousiaste qu'il avait à diriger.

La noblesse de sa personne et de son esprit, la délicatesse naturelle de ses manières, son exquise urbanité étaient autant de qualités bien précieuses en celui qui avait sous ses ordres la fleur de la noblesse européenne.

Ses longs et brillants services lui donnaient une autorité incontestable et incontestée, un prestige puissant et irrésistible sur des troupes de formation relativement récente, sur des hommes dont le dévouement datait d'hier.

Enfin sa bonté toute paternelle, son affabilité sincère, ses allures simples, franches et cordiales devaient lui ouvrir le cœur de tous ces jeunes gens qui, pour venir s'enrôler sous la bannière pontificale, avaient quitté des mères éplorées et des familles en deuil, avaient dit adieu à leur patrie, à leur foyer, à leurs amis, à tout ce qui avait pour eux ici-bas quelque attrait ou quelque affection.

Combien de fois son accueil bienveillant a-t-il fait oublier à chacun de nous les petits ennuis, les petits froissements inséparables de la vie de garnison ! Qu'il était vraiment paternel cet accent avec lequel il nous disait : Eh bien ! mon enfant..... Qu'il était bien le chef de famille, lorsque assis le matin au milieu de notre grand cercle dont chaque homme représentait une compagnie, il nous donnait le rapport en fumant sa longue pipe, toujours tranquille et calme, écoutant attentivement la situation de son régiment ; d'un mot tranchant une difficulté, réglant un détail, établissant les droits et les devoirs de chacun.

Cette vie de garnison qui s'écoula de Mentana à la prise de Rome, fut pour lui comme pour nous un moment d'attente, une faction de grand garde : 1870 arriva. C'est dans le malheur que se révèlent les grandes âmes ; c'est dans les tristes événements qui marquèrent cette année néfaste que le Colonel Allet se montra tout ce qu'il était. Dès que commencèrent les revers de la France, un frémissement de douleur et d'impatience parcourut tous les rangs, car à tous les degrés, il y avait des Français. Quelques uns n'y tiurent plus ; ils demandèrent à voler au secours de la patrie en danger. Cette permission leur fut aussitôt accordée ; mais le Colonel leur fit comprendre que cette résolution était plus généreuse que raisonnée et prévoyante.

" Eh ! croyez-vous donc, dit-il, que nous tous ici, et moi le premier, nous ne brûlons pas de nous battre pour la France, mais ne sentez-vous pas que notre place est ici et que nous n'y serons pas inactifs ? " Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir. L'aigle ayant succombé à Sedan, le vautour désormais maître de l'empire des airs, fondit sur sa proie longtemps convoitée. 80,000 Piémontais envahirent les débris du domaine pontifical